Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . .	10 c.	**Pour la province et l'étranger :**	
Pour Paris :		Trois mois.	2 fr. 50 c.
Trois mois.	1 fr. 25	Six mois.	5
Six mois.	2 50	Un an.	10
Un an.	5 »		

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

2e Année.— Numéro 51. — 23 Décembre 1849.

La Guerre européenne.

Ce mot terrible de *Guerre européenne* n'a jamais eu, depuis 1815, une portée plus sérieuse qu'aujourd'hui. Désormais tous les gouvernements, libéraux comme absolutistes, paraissent considérer la guerre au printemps comme leur dernier ancre de salut. Quand une des grandes puissances, par amour de la paix, recule de quelques pas, aussitôt la puissance qui lui est opposée, avance d'autant dans ses exigences ; de manière qu'à chaque phase nouvelle de leurs négociations, elles se trouvent placées au même point d'éloignement. C'est que tous les gouvernements d'aujourd'hui capitulent, quand il faut, avec leurs principes, avec leurs intérêts jamais.

Ainsi, le différend pour l'extradition des réfugiés hongro-polonais est à peine aplani par les concessions de la Russie, qui accepte la solution imposée par la France et l'Angleterre, qu'à cette difficulté en succède immédiatement une nouvelle : celle de l'évacuation des principautés, où les troupes russes s'obstinent à se maintenir contrairement à tous les traités. Il semble même que derrière cette exigence si légitime, la diplomatie occidentale en nourrit tacitement une autre, qui, cette fois, cesserait d'être purement défensive vis à vis de la Russie. Cette prétention, qu'on dissimule encore, est celle de faire participer toutes les grandes puissances aux priviléges et aux monopoles commerciaux, accordés jusqu'à présent, par la Porte, aux seuls Moscovites, qui se trouveraient par là totalement dépouillés de leur prédominance à Constantinople.

Le colosse du Nord se laissera-t-il ainsi spolier sans coup férir des fruits de toutes ses victoires, accumulées depuis un siècle, sur l'empire du Croissant ? Acceptera-t-il humblement sa propre dégradation ? Impossible !

Voilà la situation, telle que l'ont faite l'imprévoyance des diplomates d'Occident, et la fatale issue de la guerre hongroise. Que les hommes de la paix à tout prix ajournent encore, s'ils le veulent, la guerre européenne, elle n'en éclatera pas moins un peu plus tard, et n'en sera que plus meurtrière et plus désespérée. Depuis qu'à force d'habileté dans ses intrigues, la Russie a su paralyser aux deux bouts de son empire la Suède et la Turquie, au point de leur enlever toute spontanéité d'action; c'est à présent le tour de l'Autriche de subir, elle aussi, les influences dissolvantes de l'intervention russe. L'expérience du passé fait craindre que l'Autriche, protégée du tsar, ait bientôt le sort de la Pologne. Les cabinets de Londres et de Paris semblent, quoique tardivement, s'affermir dans cette conviction que l'Autriche n'a plus ni la volonté ni la force d'accomplir sa mission d'équilibre vis à vis de la Russie. Ils n'espèrent donc plus pouvoir refouler l'invasion moscovite autrement que par la force du canon. Qu'en cas de victoire, l'Angleterre et la France soient peu disposées à restituer à l'Autriche une prépondérance dont elle a si mal usé, c'est ce qui découle naturellement du rôle de cette monarchie depuis bientôt deux ans.

Il s'agirait donc, pour l'Occident officiel, de déléguer la mission de l'Autriche à un autre pouvoir plus fort et plus indépendant. Cette mission est pour le moment confiée à la Turquie. C'est la Turquie qu'on veut, à quelque prix que ce soit, renforcer sur le Danube, en lui associant tous les éléments vraiment vivaces que le Danube féconde dans son cours, sans excepter la Hongrie, et même aussi les pays iugo-slaves autrichiens, qui pourraient certes, en confédération avec la Turquie, s'assurer une autonomie bien plus large que celle que leur promet la menteuse Autriche.

Dans le doute sur ces questions vitales, l'Angleterre et la France n'ont-elles pas pour devoir de ne laisser sans emploi aucune des forces nationales, qui, de concert avec la Turquie, peuvent les aider dans leur œuvre de refoulement de la Russie? C'est ainsi que les diplomates les plus indifférents par instinct au sort de la Pologne, comme lord Palmerston, se sentent fatalement ramenés vers elle. L'obligation, pour l'Angleterre et la France, de rétablir l'équilibre européen, n'est pas pour elles, quelque intimement unies qu'on les suppose, nne chose si facile qu'elles puissent négliger des alliés, même en apparence très-faibles. La crainte des révolutionnaires a donc cessé de terrifier l'Europe diplomatique. Il ne s'agit plus de soutenir une guerre sociale contre les prétendus destructeurs de l'*ordre ;* il s'agit d'une lutte politique, d'une lutte gigantesque entre les grandes puissances, et pour des intérêts qui ne se concilieront jamais. Ainsi, la guerre, et une *guerre européenne*, telle est l'inévitable fatalité de l'époque.

Cours de littérature slave au collége de France

Par M. Cyprien Robert.

Résumé de la leçon d'ouverture sur les trois panslavismes, russe, autrichien et polonais.

Le professeur commence par commenter le programme de son cours d'hiver, qui aura pour objet les *origines slaves* au point de vue de la nationalité.

Cette question est essentiellement une question d'actualité, un sujet urgent d'études; car si l'Europe et sa liberté ont jamais couru un danger suprême, c'est par la propagande de certains panslavistes, couronnés et autres, qui voudraient faire oublier aux Slaves leur différence de nationalité, confondre leurs origines et leur histoire en un seul tout, pour faire dériver de là la centralisation de toutes leurs forces sous un seul pouvoir : monstrueuse théorie qui vouerait tous les Slaves à la haine du genre humain. L'Europe, jusqu'en 1848, n'avait connu qu'un seul panslavisme de ce genre, celui de la Russie, qui, depuis dix-huit ans, par toutes les persécutions que peut imaginer un conquérant barbare, s'efforce d'écraser le panslavisme des nationalités, représenté par la Pologne. Entre ces deux panslavismes, de la liberté et du despotisme, des nationalités et de la centralisation autocratique, est venu, depuis peu de temps, s'en placer un troisième représenté par les Slaves autrichiens, et qui né au fameux congrès de Prague de 1848, a atteint l'apogée de sa propagande à la diète de Kremsier, pour s'en aller depuis lors expirer lentement dans les chancelleries d'Ielatchitj et les antichambres des ministres actuels.

Le panslavisme russe, le plus puissant et au fond le seul redoutable, est facile à caractériser; car il ne s'est jamais démenti, ni dans son principe ni dans son but. Son principe est l'unite absolue de la race et son identification complète avec la *sainte Russie*, depuis ses plus obscures origines jusqu'à nos jours : quant au but c'est la centralisation impériale, et la personnification du slavisme dans l'autocratie. La suite des leçons de cet hiver aura pour but de montrer combien l'unité slave entendue à la russe est anti-slave e contraire à l'histoire, qui nous laisse voir jusque dans le fond le plus primitif des origines du slavisme plusieurs nationalités, que les temps modernes ont fait toutes aboutir à quatre grands foyers, à quatre littératures, à quatre souverainetés, moralement indépendantes et séparées, quoique associées par la nature. Nationalités russe, polonaise, tchekho-slave et illyro-serbe, voilà les quatre termes autour desquels gravite toute l'histoire slave. Mais ce n'est pas de cette manière que l'empereur Nicolas entend faire enseigner l'histoire de sa race. L'académie de Pétersbourg et tous les corps savants et enseignants de l'empire sont invités à employer le plus souvent possible le nom de Slave comme synonyme de Russe. Il est inutile de citer des preuves de ce fait, car il résulte de toutes les publications littéraires qui paraissent en Russie. On pourrait dire que le degré de faveur dont jouit un journal, un écrivain ou un diplomate auprès de la cour et des ministres, se mesure au mépris qu'il manifeste pour toutes les nationalités slaves autres que celle des Moscovites.

Une des plus curieuses représentations de ce panslavisme officiel, est l'écrivain et le voyageur Veneline. Il ne voit dans les Serbes qu'une branche des Cosaques, émigrée au-delà du Danube. Dans les Bulgares, il ne voit que les Russes du Volga passés avec le temps en Thrace et dans les Balkans, où ils n'ont pas cessé un moment d'être des fils dévoués de la Russie, destinés à rentrer un jour dans le giron de leur mère patrie. Remontant des Bulgares aux Huns, leurs prétendus ancêtres, Veneline voit dans Attila le premier empereur slave ou russe, et le modèle de tous les autocrates des temps postérieurs. Pour le coup, Veneline allait trop loin au gré de la cour : sa disgrâce fut complète et il est mort obscur et oublié. Mais tel n'a pas été le sort des diverses histoires de Pologne, composées sous la dictée et les inspirations du ministre actuel de l'instruction publique de Russie, le comte Uvarov. Toute une pléiade d'historiens russes est sortie de la chancellerie de ce ministre, et leurs histoires officielles de Pologne n'ont qu'un but : prouver que la nationalité polonaise n'exista jamais, qu'elle est sortie du peuple russe et y retourne de droit et de fait. Voilà comme le panslavisme russe respecte l'histoire de l'Europe.

C'est surtout un transfuge de la nationalité polonaise, le comte Adam Gurovski, qui met dans ses écrits une persistance étrange à immoler tout le passé des Slaves, et autant qu'il peut, tout leur avenir sur l'autel de la Russie. De tous les transfuges connus dans l'histoire, on en citerait difficilement un seul qui ait manifesté contre sa première patrie une haine aussi profonde, aussi universelle que cet homme. Il poursuit et voudrait exterminer le polonisme sous toutes ses formes. Le dernier ouvrage de Gurovski a paru à Florence en 1848 sous le titre : *Le Panslavisme, son histoire, ses éléments religieux, sociaux, philosophiques et politiques.*

L'auteur y constate l'asservissement natif des Slaves aux étrangers. Depuis la première puissance slave connue, celle

de la grande Bulgarie, jusqu'à la Russie actuelle, aucun état formé d'une majorité de Slaves, n'a eu des Slaves à la tête de son administration et de son armée, ni même sur son trône. Cet assujétissement universel des Slaves, Gurovski en attribue la cause à leur manque de centralisation politique, à l'extension trop exclusive dans leur sein du principe communal, et par contre coup de la responsabilité et de l'éligibilité des plus hautes magistratures, même de la dignité royale. Aussi les Slaves n'arrivèrent-ils à l'indépendance qu'en Moscovie, parce que là seulement le principe d'une monarchie héréditaire et absolue parvint à prévaloir. A mesure que l'autocratie moscovite grandissait, la royauté élective pâlissait chez les Slaves et principalement en Pologne, jusqu'à ce qu'elle se soit enfin tout-à-fait éclipsée, pour ne plus laisser dans le monde slave tout entier d'autre pouvoir légitime que celui de l'autocrate.

A côté de l'apothéose du tsar, Gurovski n'oublie pas de placer dans son ouvrage l'apothéose du peuple russe. D'après lui les Russes sont les vrais proto-slaves. Remontant sans aucune critique, comme les chroniqueurs du moyen-âge, jusqu'à l'arche de Noë, il nous montre le père des russes dans le petit-fils de Japhet, dans Riphat, qui, d'après lui, peupla le premier les cimes de l'Elb-Rus, descendant peu à peu avec les eaux diluviennes de ce haut Caucase vers le Rha ou Volga qui devint plus tard le grand fleuve de sa race. Les Russes (Slaves du Rha ou du Volga), en se multipliant dans la suite des âges, envoyèrent leurs enfants peupler les déserts lointains ; et de ces émigrations sont résultés les divers peuples slaves. Ainsi pense M. Gurovski.

En résumé le caractère principal du panslavisme russe est la négation des nationalités et la confusion de leurs origines, dans un seul et unique berceau, de même que pour la politique le but définitif est l'abdication aux mains d'un seul homme des diverses souverainetés nationales disséminées dans le monde slave. Voilà le but des slavistes officiels, tout comme des diplomates de Russie.

Comparé à son aîné de la Moscovie, le panslavisme autrichien, quoique sous des formes en apparence libérales, vise absolument au même but, à la même confusion de toutes les nationalités dans une seule. Pourtant ce système, lors de sa première explosion au printemps de 1848 à Prague, sous les antiques lambris du Hradchin de Krok et de Libucha, avait eu quelque chose de magnifique et de tout à fait digne de la Slavie. Préparés de longue main à une fougueuse initiative, les étudiants de Prague s'étaient organisés spontanément en une légion d'élite, formée sur le modèle de la fameuse légion académique viennoise, et à laquelle ils donnèrent le nom de *Slavia*. La bourgeoisie forma, sous le nom de *Svornost*, un autre corps, autour duquel accourut le peuple tout entier. Admirateurs enthousiastes de la révolution française ces hommes élevèrent sur leurs têtes, au nom de tous les Slaves, un drapeau tricolore formé des mêmes couleurs que le drapeau français. Malheureusement l'aristocratie tcheque est depuis longtemps germanisée ; et elle jura de semer l'anarchie parmi les insurgés. Elle y réussit : puis le prince Windischgrætz vint bombarder la ville, et tout rentra dans l'*ordre*.

Cependant, quoique chassés de leurs siéges par les baïonnettes autrichiennes, les membres du congrès de Prague n'en ont pas moins rédigé, en se séparant, l'acte fondamental de l'union future des Slaves. Ajournant pour l'époque où elle sera devenue libre, l'adjonction de la Moscovie au pacte fédéral, ils ont proclamé l'alliance offensive et défensive entre les trois nationalités Slaves d'Autriche, les Bohêmes, les Illyro-Serbes et les Polonais. Comme base de leur propagande ils ont mis l'intégralité et l'indivisibilité politique de chacune de ces nations. Ainsi ils ont reconnu aux Polonais de Galicie le droit imprescriptible de se réunir à ceux de Varsovie et de Pozen ; tout comme le droit des Tchekhs de Bohême, de s'adjoindre à leurs frères de Moravie et de Slovaquie. De même aussi ils ont proclamé pour les Slaves méridionaux d'Illyrie et de Hongrie l'urgence de former un seul corps avec leurs compatriotes de Turquie. Rien de plus généreux que cette thèse à la quelle tout vrai slaviste doit adhérer du fond de son cœur.

Mais il faut regretter que ces beaux dehors cachassent chez les Bohêmes plus d'une arrière-pensée moins noble et moins fraternelle. — Grâce à leur situation géographique, à leur organisation compacte, à leur degré très élevé de culture intellectuelle et d'industrie manufacturière, les Tchekhs ont l'espérance de grouper, avec le temps, autour d'eux, toutes les forces vives de l'empire d'Autriche. Malgré leur asservissement, ils ont su se créer dans cet empire des sources d'exploitation et de monopole sans nombre. Comptant devenir un jour le centre de gravitation de l'Autriche constitutionnelle, les Bohêmes aveuglés par un patriotisme étroit, nourrissent la secrète pensée de subordonner les autres nationalités slaves à la leur. Trop faibles pour tendre ouvertement à ce but, ils y tendent indirectement en soutenant contre tous ses ennemis, l'Autriche qu'ils considèrent comme leur futur héritage.

Voyant les Allemands former une minorité dans cet empire, où les Slaves s'élèvent au chiffre formidable de 18 millions, les Tchekhs ont pensé que le système constitutionnel leur donne des chances de transformer l'Autriche en empire slave. Pour arriver à ce but, il faut le plus possible étouffer chez les divers peuples slaves le sentiment d'une nationalité distincte. En les dénationalisant peu à peu, on finira par former un seul peuple, qui sera fort en Autriche de 18 millions d'hommes, qui dictera ses lois à toute la monarchie, et qui saura avec le temps imposer sa nationalité aux Slaves de Turquie et à ceux même de la Moscovie.

Voilà le fond du panslavisme autrichien ; il diffère comme on voit d'avec celui des Russes, en ce qu'il prétend procéder à l'unité par le fédéralisme ou le consentement spontané des diètes nationales, élues par les citoyens de chaque pays. Mais nous devons ajouter que ce fédéralisme n'est pas complètement sincère, car il subordonne le vote prétendu libre des peuples à l'unité nécessaire et forcée de la monarchie. L'idéal de cette propagande serait d'amener comme un pré-

tendu fruit de la civilisation, le renoncement lent et spontané de chaque nationalité à elle-même. Ce plan, élaboré à fond par les slavistes bohêmes à travers vingt-cinq années de discussions académiques, a pour principal moyen d'action la forte et antique tendance des quatre grands idiomes slaves à la réciprocité littéraire. Cette tendance systématisée en Bohême sous le nom de *Vzaïemnost*, et qui consiste à rendre toute la jeunesse slave, sans distinction de nationalité, apte à lire tout ouvrage écrit dans une langue slave quelconque, cette tendance, disons-nous, demeure le trait le plus indélébile du panslavisme autrichien ; son triomphe serait de réussir à créer une langue vraiment panslave, en greffant sur chacun des idiomes de la race les expressions slaves qui lui manquent, et qui s'opposent à sa facile et rapide communication avec les autres langues slaves.

Or, voyez avec quelle habileté le cabinet de Vienne a su s'emparer à son profit de cette tendance des slavistes. A peine avait-il fermé avec la plus arrogante violence le parlement de Kremsier, que déjà il appelait auprès de lui sous le nom d'hommes de confiance (*vertrauens-mœnner*) tous les slavistes distingués. Pour vaincre leur mauvaise humeur et leur refus de comparaître, le ministère n'eut qu'un mot à prononcer : *Vzaïemnost*. A ce mot magique tous accoururent à Vienne, faire partie de la commission des philologues, délégués de toutes les provinces slaves de l'empire, et chargés de rédiger en commun une terminologie panslave, pour l'administration, les tribunaux et le commerce. — La commission se composa de cinq sections sous la présidence obligée de Chafarjik.

Ainsi voilà un nouveau congrès slave au petit pied, un vrai congrès de savants, comme la Bohême les aime, et comme l'Autriche les approuve. Le but était de créer un vocabulaire à peu près commun pour les divers dialectes slaves de l'empire, en choisissant pour chacun d'eux des termes, aussi intelligibles *que possible* à tous les autres. Mais la commission en vint jusqu'à s'occuper aussi d'une nomenclature militaire, destinée à être, *autant que possible*, dit toujours le programme, la même pour tous les idiomes slaves, de façon à abaisser ainsi peu à peu les barrières de langage élevées entre les diverses nationalités.

Evidemment, la commission des philologues slaves prenait sa tâche trop au sérieux. Le ministère ne leur a donc pas caché qu'il avait fait à leur égard un *quiproquo*. Aussi un beau matin leur a-t-il envoyé les mêmes compliments dont il avait déjà honoré la diète de Kremsier et le congrès de Prague. Ce que le ministère avait voulu c'était user certaines popularités trop tenaces, achever la déconsidération de certains noms. Ce but rempli, on a dissout sans cérémonie une commission qui avait prétendu reproduire en miniature le congrès slave. Chacun a regagné ses pénates. Chafarjik et Erben sont revenus à Prague à l'entrée de décembre, n'apportant à leurs compatriotes d'autre fruit de leur long travail que la fâcheuse nouvelle de la cessation de l'édition polyglotte du *bulletin des lois*, qui avait paru jusqu'alors écrit dans les différentes langues slaves, mises en face du texte allemand. Agravant l'injustice par l'insulte, on donnait pour motif à cette transformation du Moniteur des lois, que les langues slaves étaient trop pauvres pour exprimer toute la richesse d'idées du système social autrichien. Chafarjik et ses collègues vont se consoler de leur échec à leur manière accoutumée, en publiant à Prague les huit mille mots panslaves, péniblement forgés par la commission pendant la courte durée de sa dictature philologique.—N'est-il pas évident que le slavisme des savants autrichiens, en énervant dans les âmes le culte de l'histoire locale et de la nationalité, ne peut que faciliter l'avénement du panslavisme russe, dont il n'est au fond qu'une succursale ?

Heureusement étranger à ces tendances, le Polonais a continué de tenir, levée et haute, sa bannière de 1831 avec l'inscription fameuse et vraiment panslave : *Za wasza i nasza wolnosc walczymy;* c'est pour votre liberté, tout comme pour la nôtre, que nous luttons contre nos communs ennemis! Fidèle à sa mission émancipatrice parmi les peuples slaves, la Pologne ne s'est point laissée fasciner comme ses frères de race par les promesses spécieuses des despotes. Incapable de se laisser aller aux machiavéliques complots de suprématie des autres Slaves sur le monde, la Pologne est restée dans son principe qui est celui de la liberté pour tous. Fraternellement unie à tous les opprimés de quelque race qu'ils soient, elle a mis en pratique avec un religieux enthousiasme son proverbe national : *Nie mozna spac kiedy sie u sasiada pali*, on ne saurait dormir quand la maison du voisin brûle.

L'Autriche s'est donnée pour tâche d'étouffer les nationalités qui l'entourent, la Pologne a pris celle de les appuyer et de verser son sang pour elles. Le fédéralisme, c'est-à-dire le vrai panslavisme, n'est réalisable qu'avec la Pologne. Slave et orientale par la politique et les mœurs, latine et occidentale par la religion et par l'éducation, la Pologne est assise comme un terme conciliateur entre les deux moitiés jusqu'à présent hostiles et séparées de la race slave et de la civilisation européenne. Ceux qui s'acharnent en Autriche comme en Russie, contre ce qu'ils appellent le *polonisme*, s'ils parvenaient à l'étouffer, se condamneraient par là eux-mêmes à une servitude éternelle. En s'isolant de la Pologne, les Slaves s'isolent de leur centre commun, et dès lors ils se trouvent forcément attirés vers l'un des deux extrêmes qui les pressent, vers le germanisme ou vers l'autocratie, qui, comme Charibde et Scylla menacent également de les dévorer.

En résumé, si le slavisme peut un jour se faire accepter en France et en Occident, comme un élément de liberté et de progrès, ce ne peut être qu'en union avec le polonisme. Il faudra bien que d'une manière ou d'une autre l'avénement des Slaves ait lieu. Le panslavisme est la prophétie de deux empereurs, de Pierre-le-Grand et de Napoléon. Or, les vœux de l'un et les craintes de l'autre se réaliseront du même coup par le triomphe du panslavisme russe, si l'on ne veut pas réaliser le panslavisme à la manière polonaise.

NOUVELLES.

TURQUIE.

La diplomatie russe voudrait bien endormir l'Europe, en faisant croire que son différend avec la Porte et l'Angleterre est aplani. Cependant l'affaire en est toujours au même point; et suivant toutes les apparences, elle restera ainsi jusqu'au printemps.

— Le nouveau hospodar de Valachie a formé, sur l'invitation des Russes, un corps de 300 jeunes gens du pays, placé sous les ordres de Lüders, pour servir de pépinière d'officiers. Le commandement leur est donné en russe. Plusieurs Valaques, du parti contraire, se sont, à leur tour, adressés à Omer-Pacha, lui proposant de former, eux aussi, un noyau d'armée pour la cause du sultan.

— La Valachie est déjà obérée d'une dette de 16 millions, dont 9 pour l'entretien des troupes russes. — Les contributions, dont on a fait frapper les propriétés des nobles, n'ont produit que 3 millions. On se propose de frapper aussi les propriétés, sans paysans, de 5 $^0/_0$: ce qui produirait 2 nouveaux millions. Mais le déficit n'en grossit pas moins de $^3/_4$ de million par mois, depuis l'occupation russe.

HONGRIE.

Effrayé par les cris d'indignation de l'Europe civilisée, Havnau ne pend plus ses prisonniers, mais il les jette pour 18, 20 ou 25 ans, chargés de fers, dans des cachots, et toutes les mesures sont prises pour qu'ils n'en sortent que *parfaitement refroidis*. Le tribunal d'Arad, le 16 novembre, a encore condamné à mort 15 officiers supérieurs, dont Haynau a *gracieusement* commué la peine en celle de 18 années de fers. Par un froid et cruel calcul, on compte les faire ainsi mourir obscurément et à petit feu. En quoi cette lâche et sournoise vengeance est-elle moins outrageante pour l'humanité, que les pendaisons qui l'ont précédée ?

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. - Imp. PILLOY frères et Ce, boulevard Pigale, 48.